— Bonjour, mon chéri. Tu as passé une bonne journée ? Le pain, le chocolat, le verre de jus de pomme à servir. Non, Clément, pas d'ordinateur ce soir. *Six mois encore. C'est peu*. Va dans ta chambre. Commence à faire tes devoirs. Le soir tombe, les lumières de la ville s'allument. La tour Eiffel aussi. Je la vois depuis ma fenêtre, toujours là, calme et sereine. Parfois elle se cache derrière les nuages, parfois elle s'impose de tous ses fers. J'entends les bruits de la vie, dehors, dans la rue. À la tombée du jour, les appartements d'en face s'éclairent et des silhouettes apparaissent. Elles vont et viennent d'une pièce à l'autre. L'une se met à la fenêtre pour fumer. Une autre se recoiffe dans la salle de bain quand sa petite fille joue dans son berceau. Une autre lave des légumes dans son évier et l'adolescent, penché sur son portable, s'active du pouce, sans bouger. Je les vois mais ne les entends pas. Je ne les connais pas mais je peux imaginer. Ma voisine de palier ne chante plus, le calme règne dans l'immeuble et mes voisins d'en face vont et viennent. Ils passent et disparaissent dans leur appartement. Derrière les murs, au fond, dans l'obscurité, leur vie continue. Ils s'agitent, se parlent. Puis ils reviennent dans mon champ de vision. Ils s'installent à

leur bureau, sur leur canapé, prennent une douche, cuisinent. Leur vie reprend et continue, là devant moi. Nous ne nous connaissons pas mais nous vivons en face, dans la même rue. Si proches et si loin. Souvent je me dis que j'aimerais raconter des histoires de gens, de ces gens-là, en face de moi, si familiers et si inconnus. J'écrirais leurs apparitions et disparitions. Pourquoi habitent-ils dans ce quartier, qu'est-ce qui les a menés là? À quoi pensent-ils ? Qu'est-ce qui les fait pleurer et rire ? Qui ont-ils aimé ? Que font-ils dans la vie ? Je voudrais chercher ce qui nous lie et nous délie. Je les observe tous les jours et ne leur ai jamais parlé. Ils ne savent même pas que je les observe. Je me cache pour qu'ils ne me voient pas. Je reste là. Je visualise le reste de leur appartement, comment il est décoré, quelles photos ils ont choisies d'encadrer, quels livres ils lisent, quels objets les entourent, ce qu'ils font dans chaque pièce. Je traque le réel caché de leur quotidien. Je passe de fenêtre en fenêtre, m'arrêtant sur un corps, un visage, un geste. Parfois je mime leurs dialogues. Je me raconte leurs histoires. J'aime ces moments de rêverie. J'imagine d'autres vies que la mienne. Temps suspendu où les frontières entre eux et moi s'effacent. Je cherche d'autres

regards, invente des existences. Chaque fragment de vie imaginée ouvre des possibilités, des mystères. Le temps, alors, cesse de me presser.

Clément est dans sa chambre. Laurent rentrera bientôt. Ils m'ont promis un dîner surprise. Père et fils cuisineront. Clément vient d'apprendre une nouvelle recette. Ils mettront la table, choisiront de jolies bougies pour la décoration. Ils voudront me faire plaisir. Laurent sera là, calme et réconfortant. Je vis avec lui depuis vingt ans. Et si les mots sont inutiles, la douleur trop intense, il m'ouvrira les bras et je me sentirai moins seule.

Après le dîner, nous regarderons un film, une comédie. Nous rirons, heureux d'être ensemble. Ils ne vont pas disparaître. Ma vie est ici, avec eux.

Derrière la fenêtre. La tour Eiffel est toujours là.

Six mois. Mon père m'a dit six mois à vivre. Chaque mois s'ajoutera au suivant dans la peur du dernier mois. Un mois, c'est 30 jours, 6 mois, c'est 6 x 30 jours et ça fait 180 jours. Notre vie se réduira à ces calculs. Chaque jour passé se soustraira aux quelques mois qui lui resteront à vivre. Je ne veux plus vivre cela. Il y a à peine deux ans, pour Marie aussi, ils avaient donné une date. Les chiffres et les nombres ne mentent pas. Ils installent

des certitudes. Je n’ai jamais aimé compter et encore moins décompter. Quand j’étais petite, Papa s’amusait à m’interroger à l’improviste. Il était très encourageant. Il me félicitait toujours. J’utilise encore mes doigts pour compter. L’algèbre, l'arithmétique, la géométrie ne m’ont jamais inspirée. Il a bien essayé de m'en révéler leurs charmes. Je suis toujours restée hermétique, incapable de m’y intéresser. Il était souvent surpris par mon manque de rigueur scientifique mais il riait de mes manières farfelues de réfléchir et de poser un problème. J'y arrive mais les chiffres, les nombres, les signes, les équations, les plus et les moins me bloquent. Ils ne me laissent aucune échappatoire. Ils m’enferment dans l'évidence que les choses sont irrémédiables, inflexibles. Ça m’angoisse. J’ai toujours besoin de sentir qu’il y a des voies alternatives, d’autres solutions, d’autres chemins possibles. Je ne veux pas voir le monde en plus ou en moins mais en multitudes de *peut-être*.

Je hais les certitudes.